



Valter Hugo Mãe
**l'apocalypse
des travailleurs**

Métailié 

BIBLIOTHÈQUE PORTUGAISE
Dirigée par Pierre Légise-Costa

l'apocalypse des travailleurs

Valter Hugo MÃE

l'apocalypse des travailleurs

*Traduit du portugais
par Danielle Schramm*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2013

Titre original : *o apocalipse dos trabalhadores*
© Valter Hugo Mãe, 2008/Editora Objectiva
Published by arrangement with Editora Objectiva www.objectiva.pt
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013
ISBN : 978-2-86424-932-0
ISSN : 0757-9276

“Dieu est notre femme de ménage”
adília lopes

pour nélio paulo

la nuit, maria da graça rêvait qu'à la porte du paradis il y avait des vendeurs de souvenirs de la vie sur terre. des marchands aux boniments hauts en couleur, qui cherchaient à attirer son attention en agitant les bras comme s'ils avaient du poisson frais à vendre, s'attroupaient autour de son âme et lui proposaient pour un prix modique des objets censés atténuer le grand manque dont souffraient les morts. les derniers charlatans, pensait-elle, gênée même d'avoir à penser après sa mort, ou de se dire que c'était peut-être une bonne chose qu'on lui offre avant son entrée au paradis la possibilité d'emporter avec elle un objet, une image matérialisée, quelque chose comme la preuve d'une vie antérieure ou d'une *saudade* extrême. elle leur demandait de la laisser passer, elle était pressée, elle insistait, ne savait pas trop ce qu'il convenait de faire et ne pouvait rien décider, rien de rien. elle était perplexe et ne voulait pas courir le risque cupide d'avoir à s'engager dans l'éternité à partir d'un acte de possession. gagnée par une compréhensible angoisse, anxiété ou excitation d'être là pour la première fois, elle gardait l'espoir que saint pierre puisse l'éclairer et, un pied dedans et l'autre encore dehors, de pouvoir acheter le requiem de mozart, la reproduction des fresques de goya ou l'édition française de à l'ombre des jeunes filles en fleur.

les portes du paradis étaient basses, contrairement à ce à quoi on pouvait s'attendre. il fallait se pencher

considérablement pour passer, et dans la foule de ceux qui se démenaient pour qu'on s'occupe d'eux, la confusion était dramatique, créant de la violence et faisant s'élever de fréquents nuages de poussière. maria da graça avait échappé aux vendeurs et elle essayait de calculer de quel côté de la place elle devait se diriger pour être sûre d'atteindre l'entrée. ce ne serait pas facile de parcourir ces cent mètres sans être bousculée, ou pire, sans être prise pour un de ces excités, et de se trouver ainsi obligée de demeurer à l'extérieur furieuse pour l'éternité.

ils ne resteraient pas ici éternellement, pensa-t-elle, ils allaient continuer vers l'enfer, traînés par l'oreille comme des mal élevés. peut-être une fourgonnette passerait-elle et les ramasserait comme des chiens errants. des hommes en sortiraient pour prendre en chasse ceux qui se trouvaient dans ce cul-de-sac, les capturant à l'aide de grands filets qui les immobiliseraient. la place serait nettoyée pour un moment.

maria da graça suivait son chemin en essayant le plus possible de longer les murs, convaincue qu'étant décédée d'une façon si terrible, elle mériterait tous les pardons et serait admise au paradis. maria da graça se présenta ainsi, j'étais employée de maison, oui, femme de ménage, comme si elle n'était femme que de temps en temps, le temps de faire le ménage. et saint pierre lui demandait, qu'est-ce que cela veut dire. et elle répondait, c'est monsieur ferreira qui m'a tuée, depuis longtemps il me faisait du mal et je me disais que cela devait arriver. saint pierre s'inclinait, la tête en arrière et le ventre en avant, et riait en disant, mais madame, cela n'a aucune importance à présent, les morts sont tous pareils, ils n'ont pas de profession et ce qu'ils ont appris à faire ne leur sert à rien, ou alors vous croyez qu'il y a ici des chambres à nettoyer. maria da graça insistait, mais je suis morte sans le vouloir, c'est le vieux, pour moi je serais

encore en train de gagner ma vie, je ne suis pas femme à fuir mes obligations. le portier du paradis la regardait de très près, se retenant de rire et la fixant attentivement dans les yeux, et qu'as-tu donc fait pour mériter cela, lui demandait-il, comment peux-tu espérer le pardon si tu es restée auprès de ton prédateur quand tu aurais pu fuir. que voulait-il dire. quel provocateur ce saint pierre, quel salaud. était-il au courant de ses turpitudes, se demandait-elle. quel méchant homme qui faisait de l'entrée au paradis quelque chose de difficile. et comme tout cela avait mauvais aspect, avec ces bagarres à la porte, incessantes et bruyantes. le saint pinçait les lèvres comme pour signifier qu'il ne voulait plus parler et il ressemblait à une pierre, une pierre qui, au lieu d'être une force inerte et majestueuse, aurait roulé jusqu'au milieu de la petite porte comme pour sceller l'entrée d'un tombeau. c'était terrible si l'entrée du paradis était en tout semblable à celle de la mort. aller au paradis, pensait maria da graça, c'est mourir. cette idée la laissait stupéfaite, comme si, par nature, une chose ne pouvait en signifier une autre. elle se réveillait trempée de sueur, le cœur battant follement dans sa poitrine et sa bouche laissant passer un souffle nerveux, je ne suis pas femme à fuir mes obligations, je ne suis pas femme à fuir mes obligations.

maudit monsieur ferreira, grommelait-elle plus tard, il ne lui restait qu'une demi-heure pour se trouver devant la porte de l'immeuble, demander l'autorisation d'entrer et arriver essoufflée au premier étage par les escaliers, portant les tapis qu'elle avait lavés la veille. maria da graça, lui avait dit le vieux maudit, il vaut mieux que vous emportiez les tapis pour les laver chez vous. il leur faut beaucoup de soleil pour sécher et ici, vous voyez, c'est sombre. et elle se disait non je ne vois pas, parce qu'on ne voit rien ici, et je devrais lui dire ses quatre vérités pour le mal qu'il me fait. mais elle ne dit rien et, sans sourire, répondit oui monsieur ferreira,

je peux les emporter chez moi. et peut-être qu'après lui ouvrirait-elle grand les volets pour qu'il se rende compte de la générosité de cette maison et comment il ne l'utilisait pas comme il aurait dû.

en chemin, elle était toujours aussi révoltée en se souvenant des références érudites de ce rêve qui se répétait inlassablement. elle était révoltée par sa propension à accepter si rapidement ces conversations dont le but était de l'impressionner et de l'humilier. c'est un livre sur le travail de goya, disait l'homme, un génie, regardez. ce sont des choses comme on n'en fait plus et dieu lui-même ne devait pas être conscient de la merveille qui venait au monde quand cet homme est né. vous savez, maria da graça, il y a des hommes qui surprennent le créateur, j'en suis persuadé. il se pavanait dans son fauteuil en vieux cuir tout gonflé de vanité comme s'il voulait montrer à quel point il était brillant pour arriver à une telle conclusion, comme s'il pouvait lui aussi surprendre dieu et s'en réjouir. elle répondait, certainement monsieur ferreira. il se levait, posait les mains sur ses épaules, se penchait légèrement pour être à sa hauteur et l'embrassait. ce n'est pas que ce soit bien, disait-il, pas sûr du tout, mais nous connaissons tous les deux notre place et c'est de cette façon que la société se structure, c'est la conscience de cela qui fait qu'elle ne s'effondre pas. maria da graça, vous avez apporté de la couleur dans cette maison, je vous l'ai déjà dit. puis il se penchait encore une fois sur la femme et lui fermait sa bouche avec la sienne, fouillant de sa langue comme s'il cherchait à attraper des bestioles là-dedans. monsieur ferreira, vous ne devriez pas, hier encore ça s'est passé et après, la nuit, je fais des cauchemars, l'interrompait-elle. et moi je fais des rêves merveilleux, lui répondait-il. elle s'installait dans ses bras en espérant que des baisers et un enlacement un peu plus serré suffiraient à calmer ses

ardeurs et qu'ils pourraient après retourner chacun à son travail. et quelles sont ces cochonneries mauvaises auxquelles vous rêvez, lui demanda-t-il. eh bien, que je me trouve comme ça dans la peine, parce qu'on n'attend pas d'une femme qu'elle fasse ces choses. pour un homme, croyait-elle, les choses étaient différentes. ils disposent de meilleurs emplois, d'une plus grande liberté. pour les femmes la débauche était un danger au-dessus de leur condition. si quelqu'un s'en apercevait, maria da graça ne trouverait plus aucun parquet à cirer. monsieur ferreira se remettait à sourire et à la peloter comme si cela le mettait en joie, aussi amusé qu'excité. ne soyez pas naïve, maria da graça, s'ils découvrent, disons, combien nous nous aimons l'un l'autre, ils n'auront qu'une envie c'est de vous avoir sous la main pour vous caresser comme je vous caresse. maria da graça ne pouvait pas dire si ces propos étaient honnêtes. elle se sentait quelconque, avec ce vieux maudit qui affirmait catégoriquement qu'il ne la pelotait qu'en passant, à l'occasion. c'est ainsi qu'elle entendait chacun de ces mots, pendant que d'une main elle astiquait la maison, de l'autre elle astiquait l'ego impérialiste de son patron. écoutez, monsieur ferreira, un de ces jours mon augusto va tout découvrir et il viendra vous voir pour une conversation pas drôle du tout.

puis, goya est passé par des hauts et des bas, il se trouve maintenant sur les murs sacrés de la maison de dieu, de même qu'il a laissé le témoignage de la terreur qu'il peut y avoir dans les choses quotidiennes. c'était un homme lucide, il savait que l'art est incapable d'exagérations. vous comprenez ce que je dis, maria da graça, demandait-il. elle haussait légèrement les épaules et ne savait que répondre, tout cela lui paraissait trop compliqué pour avoir le moindre impact sur sa vie si simple. elle n'était là que pour gagner sa vie et elle n'avait besoin que de quoi manger et se

vêtir. ces théories enthousiastes ne serviraient pas à épaissir sa soupe. seule la passion peut donner à un homme une telle énergie, poursuivait-il, seule la passion peut, dans un moment d'affinité avec la volonté de dieu, concevoir une œuvre aussi improbable, et ça c'est fernando pessoa. maria da graça s'asseyait timidement, elle regardait le livre et observait les visages imprécis des personnages, leur expression sombre et effrayante. elle demandait ce qu'il avait peint en plus de ces portraits si durs. Le vieux maudit écarquillait les yeux de satisfaction, devant l'intérêt supposé de son élève, et feuilletait le livre, jusqu'à lui dire, cela, absolument magnifique.

ses baisers étaient terreux, et en plus vieux et maladroits, des baisers inquiets ou hâtifs. brusques. et elle ne les supportait absolument pas. elle se mettait à ranger la cuisine plus lentement, tourmentée par sa présence, et elle savait qu'avant ou après son travail, il lui sauterait dessus, parfois pour beaucoup, parfois pour peu. elle s'attardait à laver la vaisselle, cherchant dans les bulles de savon éphémères une solution à ses tourments. maria da graça voulait se nier à elle-même le fait qu'elle était tombée amoureuse de lui, mais il lui était difficile de garder en tête une telle idée. elle pensait qu'elle le détestait, mais elle le pensait obsessionnellement comme quelqu'un qui n'arrive pas à penser à autre chose, d'ailleurs bien plus grave, qui était de ne pas vouloir penser à autre chose. il était vieux, oui, très vieux, et il ne brillait pas par sa bienveillance et encore moins par sa correction. elle était mariée, et il le savait pertinemment. cela voulait dire qu'il n'était qu'un opportuniste qui profitait de la condition modeste de son employée pour la sauter et lui mettre le nez dans son ignorance en lui tenant des discours sur les merveilles du monde. maria da graça savait bien que c'était un homme orgueilleux et sans scrupules, toujours prêt à la soumettre à ses caprices et à dépasser

largement ce qu'il était en droit d'exiger d'elle comme patron. pour résister à la violence de cette situation, elle se concentrait sur l'argent qu'elle gagnait en se disant que la vie était difficile et pour elle le difficile était supportable jusqu'à un summum d'excès.

elle avait souvent pris la décision de ne plus se rendre chez son maudit patron. trouver quelqu'un pour la remplacer, car les conditions de son emploi, quatre jours par semaine, ne comprenaient aucune obligation juridique et elle était libre de renoncer à son travail au moment où cela lui conviendrait. monsieur ferreira, plein d'importance et d'assurance, lui laissait les quelques billets de son salaire sur un plat dans l'entrée et il trouvait que c'était une telle fortune qu'il n'imaginait pas que cette femme puisse vouloir le quitter. il comptait précautionneusement les billets, qu'elle n'aille pas imaginer qu'il lui en donnait un peu plus pour la remercier de soins ou d'attentions exceptionnels et qu'elle s'attende à recevoir la même somme le mois suivant. pas question. les billets étaient posés dans le plat après avoir été recomptés deux ou trois fois, et ils restaient là sous un presse-papier en bronze en forme de main. maria da graça soulevait le presse-papier en sachant qu'elle trouverait dessous la somme la plus parfaitement exacte de toutes les sommes qu'elle touchait. si elle regardait chaque billet avant de les ranger c'était parce qu'elle pensait que l'homme un jour deviendrait fou, et que cela lui serait profitable ou alors grandement préjudiciable. regarder les billets était une façon de voir le temps passer, encore un mois de gagné avant le grand chambardement de sa folie qui, elle le savait bien, la mènerait à sa mort.

et lui l'observait quand elle allait et venait entre le salon et la chambre. elle s'affairait particulièrement, afin d'éviter qu'il cherche à l'embrasser ou lui demander de se lever pour lui passer les mains sur le corps. elle s'appliquait

le plus possible entre les sièges et la table pour ne pas lui donner l'occasion de penser qu'elle n'avait rien à faire et qu'elle avait donc le temps pour une pause charnelle. l'après-midi se passait, elle se calmait, au moins aujourd'hui c'est le jour de la paie. et lui se disait, j'aimerais qu'elle sorte d'ici épuisée, comblée au point de ne pas supporter son mari. il restait là absorbé dans ses pensées. ne connaissant pas cette aspiration, combien de fois maria da graça ne s'était-elle pas trouvée dans son lit, même à l'heure de s'en aller, lui donnant son corps et son temps qu'elle partagerait, plus tard, avec son mari. le vieux maudit gémissait et se persuadait que l'âge ne lui enlevait rien de son ardeur. elle croisait son regard au milieu de l'action et voulait lui dire qu'il ne comprenait rien à ce qui était en train de se passer et qu'elle n'était pas quelqu'un de remarquable ni pour lui ni a fortiori pour dieu, et qu'elle n'aurait jamais le vocabulaire suffisant pour lui faire comprendre cet amour odieux. elle s'extirpait de dessous lui, arrangeait ses vêtements, et lui fumait une cigarette qui empuantissait incroyablement l'atmosphère. elle se justifiait en disant, mon mari est à terre et j'ai du linge à laver à la maison, je suis en retard. il répondait en souriant et lui demandait, quand repart-il, un marin pêcheur si loin de la mer, ce n'est pas banal un mari de ce genre.

elle arrivait chez elle transpirant de honte. elle prenait une douche rapide, histoire de se sentir moins coupable d'aimer un autre homme et se mettait à la cuisine. augusto n'allait pas tarder à rentrer et il voudrait que tout soit sur la table, persuadé que sa fatigue était plus grande et plus digne de respect que celle de sa femme. au bout de dix-sept années de mariage et ses manières qui empiraient, maria da graça le considérait maintenant comme un inutile dont elle n'arriverait pas à se débarrasser. elle posait les œufs au plat devant lui, le riz, la soupe qui refroidissait et se laissait tomber sur

*Cet ouvrage a été composé par
FACOMPO
à Lisieux (Calvados)*

N° d'édition : 0838001 – N° d'impression :
Dépôt légal : août 2013

Imprimé en France

